ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE

ANNALI

SEZIONE DI

ARCHEOLOGIA E STORIA ANTICA

DIPARTIMENTO DI STUDI DEL MONDO CLASSICO
E DEL MEDITERRANEO ANTICO

X

SEZIONE TEMATICA:

LA PAROLA, L'IMMAGINE, LA TOMBA

Atti del Colloquio Internazionale di Capri

Napoli 1988

ISTITUTO UNIVERSITARIO ORIENTALE
Biblioteca
Dipartimento di
Studi del Mondo
Classico e del
Mediterraneo
Antico

Comitato di Redazione

Giancarlo Bailo Modesti, Ida Baldassarre, Irene Bragantini, Luciano Camilli, Anna Maria D'Onofrio, Bruno d'Agostino, Luigi Gallo, Patrizia Gastaldi, Emanuele Greco, Giulia Sacco

Segretaria di redazione: Patrizia Gastaldi

Direttore responsabile: Bruno d'Agostino

Le abbreviazioni di riviste, ove presenti, sono quelle usate nell'*American Journal of Archaeology*

L'abbreviazione di questa rivista è *AION ArchStAnt*

INDICE

La parola, l'immagine, la tomba

Atti del Colloquio Internazionale di Capri

M. Taddei, Introduzione p. 13

A. M. Snodgrass, The Archaeology of the Hero » 19

F. Frontisi-Ducroux, Figures de l'invisible: stratégies textuelles et stratégies iconiques » 27

C. Darbo-Peschanski, La vie des morts. Représentations et fonctions de la mort et des morts dans *les histoires* d'Hérodote » 41

S. Georgoudi, La mer, la mort et le discours des épigrammes funéraires » 53

J. Svenbro, L'épitaphe de Mnésithéos: sur la lecture de l'inscription funeraire » 63

G. Hoffmann, La jeune fille et la mort: quelques stèles à épigramme » 73

A. M. D'Onofrio, Aspetti e problemi del monumento funerario attico arcaico » 83

F. Lissarrague, La stèle avant la lettre » 97

I. Baldassarre, Tomba e stele nelle lekythoi a fondo bianco » 107

R. M. Moesch, Le mariage et la mort sur les loutrophores » 117

D. C. Kurtz, Mistress and maid » 141

A. Schnapp, La chasse et la mort: l'image du chasseur sur les stèles et sur les vases » 151

C. Bérard, Le cadavre impossible » 163

J. Boardman, Sex differentiation in grave vases » 171

A. Pontrandolfo - G. Prisco - E. Mugione - F. Lafage, *Semata* e *Naiskoi* nella ceramica italiota » 181

A. Rouveret, Espace sacré/espace pictural: une hypothèse sur quelques peintures archaïques de Tarquinia » 203

B. d'Agostino, Le immagini e la società in Etruria arcaica » 217

L. Cerchiai, Le stele villanoviane » 227

O. Murray, Death and the Symposion » 239

Miscellanea

C. Sourvinou-Inwood, Further aspects of polis religion » 259

I. Baldassarre, Alcune riflessioni sull'urbanistica di Antinoe (Egitto) » 275

Recensioni

M. Mazzei: A. Cambitoglou - C. Aellen - J. Chamay, *Le Peintre de Darius et son milieu. Vases grecs d'Italie méridionale*, Hellas et Rome IV, Genève 1986 » 285

Riassunti degli articoli » 291

A Claudio Barocas, per molti di noi
compagno nell'impegno civile
e nel modo di intendere la ricerca

LA PAROLA, L'IMMAGINE, LA TOMBA

Atti del Colloquio Internazionale

Capri - Certosa di S. Giacomo

20-23 aprile 1988

LA MER, LA MORT ET LE DISCOURS DES EPIGRAMMES FUNERAIRES

STELLA GEORGOUDI

A current under sea
Picked his bones in whispers. As he rose and fell
He passed the stages of his age and youth
Entering the whirlpool.

T. S. Eliot
(*The Waste Land*, IV. « Death by Water »)

« Toute mort de jeunes gens est couverte de larmes (*dakrutos*); mais le plus grand deuil est celui que provoque, en mer, une navigation pleine de pleurs (*poluklautou nautiliēs*) »: toute la souffrance qu'implique, pour les Grecs, la mort en mer est ainsi résumée par le poète Alcée de Messénie (III-II s. av. J.-C.), dans ces deux vers sobres et concis, sur lesquels s'achève une de ses épigrammes funéraires [1].

C'est donc cette mort marquée d'un « supplément » de peine, que de nombreuses épigrammes du livre VII de l'*Anthologie Palatine* (*AP*) cherchent à faire sortir du monde de l'indicible. Un « supplément », qui non seulement signe la différence entre les morts en mer et tous les autres morts, mais qui opère aussi, souvent, une distinction parmi les premiers: car le noyé, qui se lamente sur son sort, revendique parfois pour lui-même le destin le « plus » cruel qu'un naufragé ait jamais subi: « Seul », parmi les disparus en mer, « je ne reposerai pas en paix », gémit-il, tout en oubliant que d'autres, frappés du même destin, connaissent ce tourment insoutenable (cf. *AP*, VII, 278, 382). Mais dans ce cri exagéré de désespoir et d'amertume, le mot *mo(u)nos* (« seul ») semble traduire également

[1] *Anthologie Palatine*, VII, 495. Quelques siècles auparavant, Homère et Hésiode choisissent une manière semblable, concise et dépouillée, pour dire la mort en mer: le premier met l'accent sur l'aspect lamentable, pitoyable de cette mort (λευγαλέος θάνατος, *Odyssée*, V, 312; cf. *Iliade*, XXI, 281). Pour le second, c'est le « terrible », le « rédoutable », qui scelle la fin d'une vie au milieu des flots: δεινὸν δ' ἐστὶ θανεῖν μετὰ κύμασιν (*Travaux et Jours*, 687).

une autre réalité, à savoir la solitude qui entoure le trépas d'un noyé. Que l'homme meurt, en définitive, seul, peut sans doute constituer un fait d'une portée générale [2]; mais au milieu des flots, cette solitude envahit le mourant de façon totale, elle est la solitude par excellence, la solitude majeure.

C'est sans doute pour donner à la mort sa dimension la plus extrême, que Pindare qualifie de « vague d'Hadès » la fin qui nous guette tous (*Ném.*, VII, 30-31). Comme si la mort, en général, ne pouvait se dire qu'au superlatif, un superlatif que seule la référence à la mer est capable de traduire. Mais Pindare fait aussi une autre réflexion: la « vague d'Hadès » nous est commune (*koinon*), dit-il, elle vient pareillement pour tous, « elle tombe sur celui qui ne s'y attend pas, comme sur celui qui s'y attendait » [3]. Lieux communs, dira-t-on, qui ne manquent pas dans certaines épigrammes funéraires, qu'on les trouve gravées sur des stèles mortuaires, ou rassemblées dans des recueils. A regarder pourtant de près, on s'aperçoit que, dans ces épitaphes, il est plutôt question de l'Hadès en tant que « port » (*limēn*) commun à tous, ou d'« un seul et même Hadès » où iront tous les mortels, ou encore de la « chambre » (*thalamos*) de Perséphone, commune à tous les défunts, ou enfin de la « route » (*hodos*) menant chez Hadès et qui est la même de partout (*isē pantothen*) [4]. L'accent est donc mis, dans ces épigrammes, sur le *lieu* qui reçoit les morts, ou bien sur la *voie* qui les y conduit. Pindare, en revanche, à travers l'image de la vague qu'il emprunte à la mer, met plutôt en relief l'*agent* de la mort, la force mortifère qui frappe tous, sans faire le tri. Or, la mer illustre, mieux que tout, cette façon de tuer indifféremment les uns et les autres, sans distinguer entre les hommes — fussent-ils des pêcheurs, à savoir des gens qui lui sont les plus proches, et à qui l'eau marine est normalement *sunēthes*, « familière » (*AP*, VII, 494). La vague est précisément *tuphlon*, « aveugle » (*ib.*, 400), elle fond sur tous, bien que la façon dont elle choisit de tuer puisse varier, à chaque fois [5].

La mer est donc *facteur* de mort, et c'est cet aspect qui la différencie de l'Hadès. Dans le discours des épigrammes funéraires, ces deux entités peuvent

[2] Voir Laurence Kahn, « La mort à visage de femme », dans G. Gnoli et J.-P. Vernant, *La Mort, les morts dans les sociétés anciennes*, Cambridge-Paris 1982, p. 136.

[3] Pindare reprend ici, en termes plus vifs, grâce justement à cette métaphore marine, l'idée générale exprimée quelques vers plus haut (vv. 19-20): « riches et pauvres vont du même pas, vers le terme extrême de la mort ».

[4] Sur le thème du « port », cf. *Anthol. Palat.*, VII, 452; Sophocle, *Antigone*, 1284 ("Αιδου λιμήν); sur l'Hadès en tant que « un seul », cf. *Anthol. Palat.*, VII, 342 et 335: εἷς ou κοινὸς "Αιδης; sur la « chambre »: G. Kaibel, *Epigrammata Graeca ex lapidibus conlecta*, Berlin 1878 (réimpr. Hildesheim 1965), n. 35, 4; cf. Euripide, *Suppliantes*, 1022: Φερσεφονείας θαλάμους; sur la « route »: *Anthol. Palat.*, VII, 477; Kaibel, *op. cit.*, n. 534, 2: κοινὴν ἁταρπιτόν (chemin).

[5] La mort n'arrive pas nécessairement par une mer « tumultueuse » (τετρηχυῖα, *Anthol. Palat.*, VII, 283), « sauvage » et « tempétueuse » (ἀγρία χειμήνασα, *ib.*, 652). Le navigateur peut trouver aussi la mort lorsqu'une mer calme l'« enchaîne » et l'immobilise au milieu de l'étendue infinie des eaux (*ib.*, 293, 640). Ce qui inspire au poète une constatation amère: πᾶσα θάλασσα θάλασσα, « la mer est partout la mer » (*ib.*, 639).

être qualifiées de façon semblable: l'Hadès et la mer sont tous les deux impitoyables, implacables, noirs. La mer peut se dire même « l'égale de l'Hadès » (ἴσος Ἄϊδι πόντος, *AP*, VII, 630; cf. ἄιδης πόντιος, Eschyle, *Agam.*, 667). Mais tandis que l'Hadès est un état, une négation, le contraire de la vie, en même temps qu'un lieu où vont les morts [6], la mer, en tant qu'agent actif de mort, est l'« ennemie » même « qui tue » [7], la meurtrière « arrogante » [8], « impudente » (*anaidēs*) [9], pleine d'*hybris* (*AP*, VII, 291), qui reste sourde, complètement fermée aux supplications et aux malheurs humains [10].

« Faire périr », « détruire » (ὄλλυμι): verbe qui désigne, dans un sens général, l'action funeste de cette « destructrice » (*oloē*, *AP*, VII, 290), dont Platon dénonçait la proximité en tant que « voisinage bien amer » pour un pays [11]. Mais la mer sait donner la mort avec des variations, elle sait spécifier sa façon d'anéantir. Représentée depuis l'épopée comme une sorte d'étendue renfermant un grand gouffre (λαῖτμα) [12], la mer des épigrammes funéraires reste cette « béance inhospitalière » [13], qui « dévore » (*brukō*, *AP*, VII, 624), « submerge » (*katakluzō*) [14], « enveloppe », « recouvre » (*kaluptō*, *ib.*, 392, 592), « cache » (*kruptō*, *ib.*, 374, 495, 592) sa victime. Elle la « fait enfoncer » (*kataduō*, *ib.*, 294; cf. 534), elle la « précipite la tête en bas » (*kataprēnoō*, *ib.*, 652), en la « frappant durement » (*stuphelizō*, *ib.*, 665), en l'« épuisant » (*katatrukhō*, *ib.*, 630), en la « lacérant », la « cardant », au sens littéral (*xainō*, cf. *halixantos moros einalios*, *ib.*, 404). Si elle veut, elle garde le corps; mais si elle le décide, elle le « crache » (*ptuō*, *ib.*, 283), elle le « rejette en bouillonnant » (*brazō*, *ib.*, 294), elle le « renvoie rouler » sur le rivage (*ekkuliō*, *ib.*, 501).

[6] Cf. E. Vermeule, *Aspects of Death in Early Greek Art and Poetry*, Berkeley-Los Angeles-London 1979, p. 37.

[7] *Anthol. Palat.*, VII, 642 (ἐχθρή), 268 (κτείνασα θάλασσα).

[8] Euripide, *Hippolyte*, 304: αὐθάδης.

[9] Terme qui qualifie la mer sur la stèle tombale archaïque de Deinias, une des rares pièrres trouvées, où l'épitaphe concerne un noyé, W. Peek, *Griechische Vers-Inschriften*, Berlin 1955, vol. I, n. 53.

[10] La vague (comme également le roc marin) en tant que symbole d'insensibilité, d'imperméabilité: Eschyle, *Prométhée*, 1001; Euripide, *Médée*, 28-29; *Andromaque*, 537-538.

[11] Πικρὸν γειτόνημα, *Lois*, IV, 705a; cf. *Anthol. Palat.*, VII, 397: πόντος πικρός. Sur l'attitude de Platon envers la mer, voir J. Luccioni, « Platon et la mer », dans *Revue des Etudes Anciennes* 61, 1959, pp. 15-47.

[12] Cf. E. Vermeule, *op. cit.*, pp. 185 sqq. C'est un « grand *laitma* marin », qui a fait périr plusieurs Lacédémoniens, non loin des côtes du mont Athos, en 411 av. J.C. (Ephoros, Jacoby, *FrGrHist*, 70 F 199 = Diodore, XIII, 41, 1-3).

[13] Λαῖτμα κακόξενον, *Anthol. Palat.*, VII, 264; cf. κοίλη ἅλς, « la mer béante »: *ib.*, 665.

[14] *Anthol. Palat.*, VII, 293. C'est le verbe κλύζω que choisit Archiloque pour exprimer l'action sinistre de la mer, lorsqu'un jour elle « engloutit en inondant » plusieurs de ses concitoyens de Paros (frag. 1, vv. 3-4, Lasserre). On sait que le même verbe peut, dans un contexte de souillure et de purification, avoir, en revanche, un sens positif: La mer — dit Iphigénie — « lave », « nettoie » (κλύζει) tous les maux humains (Euripide, *Iphigénie en Tauride*, 1193). Mais cet autre aspect de l'eau marine, bénéfique et profitable à l'homme, est naturellement absent des épigrammes funéraires.

Lorsque la mer retient le corps, elle reste maîtresse absolue de cette épave humaine. Disparu dans l'étendue marine indifférenciée, évanoui dans les « profondeurs cachées de la mer sans repère » [15], le corps ne laisse derrière lui aucune trace. Au moment où son navire, balayé par les vagues et les bourrasques, dévie de sa route, perd les chemins de la mer (ces πόροι ἁλός tracés à l'aide des étoiles et des vents réguliers [16]) et court à son désastre, le navigateur plonge dans un ἄπορον πέλαγος, un espace marin sans aucune orientation, aucun ordre, aucune piste. C'est ainsi qu'aucun signe ne pourra jamais montrer aux vivants la direction qu'a prise le mort, puisqu'il n'y a pas de direction dans cette épaisseur obscure de l'eau salée. Précipité dans cette entité sans issue, le noyé peut errer vers le haut et le bas, à gauche et à droite, il peut tourbillonner, être agité, balloté au gré des flots [17], et rester là, en « cadavre glacé » (*krueros nekus, ib.*, 496, épigramme attribuée à Simonide). Le corps, dira Callimaque, est « quelque part » (που) dans la mer (*ib.*, 271). En réalité, il n'est nulle part.

Car, en règle générale, la mer des épigrammes funéraires n'amène ses victimes « nulle part », à moins qu'elle ne se décide à les rejeter sur la côte. Dans ces textes, la mer n'est pas représentée comme une sorte d'Océan ou d'Achéron, que traversent ou franchissent les morts pour atteindre le royaume d'Hadès. L'errance à la surface des flots semble être le sort le plus commun des noyés, ce qui avait peut-être inspiré à Archiloque l'image des âmes « dans les bras des vagues » [18]. Et s'il est dit, exceptionnellement, que le défunt arrive chez Hadès (*ib.*, 374, 539), la formule reste vague et prudente: ce n'est pas, de toute façon, la *mer* qui l'y conduit (*agein*) [19]. Il se trouve, d'autre part, que des pêcheurs parviennent au « dur Hadès », dans leurs propres barques; mais ces morts ne sont pas des noyés. A la fin d'une longue vie de labeur, ils meurent de vieillesse et disparaissent avec leur barque enflammée, cette barque qui, après leur avoir procuré leur subsistance, leur

15 Εἰς βυθίους κευθμῶνας ἀτεκμάρτοιο θαλάσσης: Nonnus, *Dionysiaques*, XIII, 537.

16 Cf. Jean-Pierre Vernant, « La Mètis orphique et la seiche de Thétis », dans M. Detienne et J.-P. Vernant, *Les ruses de l'intelligence, La Mètis des Grecs*, Paris 1974, pp. 143 sqq.

17 C'est l'image que suggère l'emploi de verbes comme δινεύομαι, κυκάομαι ou πλάζομαι (*Anthol. Palat.*, VII, 273, 395, 510; cf. 397). Les « courses des flots » d'une mer déchaînée sont tout aussi invincibles que « la vague de malheur » (δύστηνος κλύδων) soulevée par les dieux: personne ne peut échapper ni aux unes, ni à l'autre — se lamente Hécube, Euripide, *Troyennes*, 691-696.

18 Ψυχὰς ἔχοντες κυμάτων ἐν ἀγκάλαις (frag. 282 Lasserre). Cf. L. Radermacher, « Das Meer und die Toten », dans *Anzeig. Oester. Akad. Wissen. Wien*, 86, 1949, pp. 313-314.

19 On se rappelle qu'Ulysse retrouve la mer, *après* avoir quitté le cours de l'Océan, qui l'avait amené au monde infernal (*Odyssée*, XII, 1 sqq.). C'est en suivant les *fleuves* infernaux ques les âmes atteignent l'univers d'en bas (J. Rudhardt, *Le thème de l'eau primordiale dans la mythologie grecque*, Berne 1971, pp. 77 sqq., 89 sqq.). Cependant, dans une épigramme funéraire, la terrible mer ionienne, connue pour ses tempêtes, est appelée « lieu de passage (πορθμός) de l'Hadès noir » (et non pas « passeur », πορθμεύς, comme on le traduit parfois). Mais, même dans ce cas exceptionnel, le mode d'action de la mer est de « recevoir » (κατέδεξο) les humains dans son gouffre (*Anthol. Palat.*, VII, 624).

rend maintenant les honneurs funèbres (*ekterisen*) en leur servant de bûcher (*ib.*, 305, 381, 585, 635).

La mer maltraite donc doublement les gens qu'elle tue. Non seulement elle ne devient pas pour eux un lieu de sépulture, mais en plus, elle refuse de les amener à leur destination finale. A vrai dire, ce comportement de la mer ne manque pas de cohérence, il « confirme » même, paradoxalement, les règles funéraires des hommes: la mer ne peut pas être une tombe pour ses victimes, car on ne saurait accueillir un mort sans que l'ensemble des cérémonies, qui précèdent et accompagnent la mise au tombeau, soit accompli. Ainsi, privé de rites funéraires, privé de lieu de repos, le noyé n'est pas transportable du monde des vivants au monde des morts, il ne peut pas franchir les « portes d'Hadès » [20]. On dirait que la mer, en lui interdisant ce passage, obéit à cette norme. Appeler donc « la mer entière » son propre « tombeau » (πᾶσα θάλασσα τάφος), comme le fait une victime des flots (*ib.*, 285), ce n'est que mieux marquer la monstruosité d'une telle situation qui renverse complètement la règle; c'est aussi, peut-être, reprendre, en la paraphrasant, la fameuse expression de Périclès: « La terre entière est [leur] tombeau » (πᾶσα γῆ τάφος): pour dire l'impossible, l'impensable, l'horreur, il suffit de substituer la mer à la terre.

Maîtresse du corps, la mer « crache » parfois le cadavre sur le rivage, en lui faisant subir une autre outrance: elle le dénude, elle arrache au mort tous ses habits, pour qu'il montre ses os, gisant « nu » (*gumnos*) sur « une grève inhospitalière », pour qu'il offre au regard des passants une nudité horrible à voir, une nudité déjà rongée, déformée par l'eau salée [21]. Mais tout en rejetant sa victime sur la terre, la mer n'abdique pas facilement son autorité: elle peut revenir agressive pour « broyer » (*rhēssō*) ces pauvres restes sur les galets (*ib.*, 651), ou même pour reprendre le corps à son gré. Euripide avait exprimé par une forte image ce va-et-vient destructeur des eaux, dont l'enfant Polydore, fils d'Hécube et de Priam, fut la victime. Cette fois cependant, la mer n'y était, au début pour rien; ce n'était pas elle qui avait ravi la vie au jeune Priamide, mais l'hôte paternel, qui l'avait tué et jeté dans la houle marine. La mer n'a pas épargné pour autant ce corps juvénile: « Et me voilà gisant, tantôt sur les rivages, tantôt sur les crêtes du large, porté, remporté par le double galop des vagues » (*Hécube*, 28-29, trad. N. Loraux - Fr. Rey).

On pourrait dire que la mer mène une double offensive: elle continue à exercer ses fureurs (*mainetai*) contre le mort, même après avoir rendu son corps à la terre (*AP*, VII, 393); et elle attaque la terre elle-même, en l'inondant, pour lui arracher de nouveau ce qu'elle lui avait auparavant concédé. Car, s'il se trouve un étranger secourable pour donner une sépulture au noyé inconnu, si, par une

20 Cf. la demande pressante que l'âme de Patrocle adresse à Achille: « ensevelis-moi au plus vite, afin que je passe les portes d'Hadès » (*Iliade*, XXIII, 71).

21 Cf. *Anthol. Palat.*, VII, 286, 290, 497, 501. Geste exceptionnel: la mer « a eu honte » (ᾐδέσατο) et renonça à s'emparer du dernier vêtement: *ib.*, 268.

chance rare, le mort retrouve « le sein maternel » de la terre [22], la mer peut, un jour, réclamer de nouveau son dû, en attaquant le tombeau et en « dérobant » (*kleptō*) à la terre ce qui ne lui appartient plus: quelques os, le peu de cendres qui en reste [23]. Mais il y a plus. Contrairement à ses propres créatures, les poissons qui sont ἄναυδοι, « muets » [24], la mer est bruyante (ἠχήεσσα, *ib.*, 652), elle possède une voix forte et perçante (*strēnes*), qu'elle fait entendre à l'oreille du mort, près de sa tombe (*ib.*, 287); elle crie de toutes ses forces (*ib.*, 284) pour que le bruit de ses flots retentissants le fasse « frissonner » dans sa tombe d'infortune [25], en ne lui accordant aucun répit. Le noyé qui a eu le privilège d'être enseveli sur un rivage, entend, même chez les morts (ἐν νεκύεσσι) le « fracas odieux de la mer mugissante » (*ib.*, 278, cf. 279); jusque chez Hadès, il sera pourchassé par cette mer prédatrice (*ib.*, 382), et son sort dépendra finalement de la distance qui sépare son lieu de « repos » des eaux sonores (cf. *ib.*, 283, 388).

Enterré par un ξένος, un étranger de passage, qui entasse du « sable froid de la plage... sur le cadavre glacé » (*ib.*, 404), le naufragé reste également un ξένος, un étranger pour son bienfaiteur. Non seulement il n'obtiendra pas des funérailles convenables, réglementaires, accomplies par ses proches, ainsi que le veut la coutume grecque [26], mais son tombeau restera toujours celui d'un inconnu, qu'un autre inconnu aura rapidement aménagé. Le noyé est donc souvent un « sans nom », un « quelconque » gisant sous une pierre anonyme, qui se présente, tout simplement, comme « la tombe d'un naufragé »: ναυαγοῦ τάφος εἰμί (*ib.*, 265). Privé de funérailles (ἀκήδεστος), privé de larmes (ἄκλαυτος), le mort est ainsi privé de son identité, il est plongé, non seulement dans la confusion marine, mais en même temps dans cette mer d'oubli qui est l'anonymat, et qui l'efface de la mémoire des hommes [27].

[22] Cf. *ib.*, 476: « Ah, je t'en supplie, ô Terre, notre nourrice à tous (παντρόφε), étreins dans ton sein doucement, ô mère (μᾶτερ), cette morte tant pleurée ».

[23] *Anthol. Palat.*, 284: ὀστέα καὶ σποδιήν; *ib.*, 382: τέφρης σκύβαλον. Cf. *ib.*, 587: Χθών σε τέκεν, πόντος δὲ διώλεσε, « La terre t'a enfanté, la mer t'a perdu »: ces quelques mots condensent avec justesse cette opposition terre / mer, qui joue sur différents niveaux dans les épigrammes funéraires.

[24] Ainsi les appellent Escyle (fr. 307 Nauck²) et Sophocle (fr. 762 Radt).

[25] *Anthol. Palat.*, VII, 267: φρίσσω κύματος ἦχον.

[26] Par rapport, justement, aux règles funéraires des Grecs, les paroles qu'Euripide met dans la bouche d'Hélène pourraient paraître au moins bizarres: « il n'est pas d'usage (οὐ νομίζειν) en Grèce de couvrir de terre (χέρσῳ καλύπτειν) ceux qui meurent en mer... d'ériger de tertre (τυμβεύομεν) aux naufragés » (*Hélène*, 1065-1066, 1245). Mais cette affirmation paradoxale, qui nie même la pratique du cénotaphe, sert la *mēchanē*, l'artifice ourdi par Hélène et Ménélas pour tromper un barbare, le roi d'Egypte Théoclymène, ignorant — comme il l'admet lui-même — les lois grecques (v. 1246).

[27] Sur le nom du mort et la mémoire, cf. Stella Georgoudi, « Commémoration et célébration des morts dans les cités grecques: les rites annuels », dans *La commémoration*, sous la direction de Ph. Gignoux, Bibliothèque de l'E.P.H.E., Section des Sciences Religieuses, vol. XCI, Louvain-Paris 1988, pp. 76-77.

Pourtant, la grande majorité des disparus en mer ne connaît pas même ce type d'enterrement hâtif, puisque c'est la mer qui « leur rend les honneurs funèbres » (ἐκτέρισεν), comme le dit amèrement et par antiphrase une épigramme attribuée à Simonide (*ib.*, 270). Perdus à jamais dans l'élément marin, ils auront sans doute une consolation: leurs proches ou leurs compagnons leur dresseront un cénotaphe, un κενεὸς τάφος, qui portera leur nom et qui racontera leur fin. Mais ce n'est qu'une piètre consolation. Ces « tombeaux vides » des disparus en mer ne ressemblent même pas aux autres cénotaphes, érigés dans la propre patrie de ceux qui ont trouvé la mort loin de leur pays, sur une terre étrangère. Enterrés sous un sol qui n'est pas le leur, ces morts reposent néanmoins dans des tombes qui constituent des *sēmata* repérables dans l'espace, et ce point d'ancrage facilite, d'une certaine façon, la communication entre ces défunts et leurs proches, rassemblés autour des cénotaphes commémoratifs. Rien de tel, cependant, pour ceux que la mer a happés; leurs parents ont beau leur élever des sépulcres creux, inscrire au-dessus le nom des noyés et faire revivre leur mémoire par des visites périodiques à ces monuments vides: ils ne sauront jamais où « pourrissent les os » de leurs morts — d'ailleurs personne ne pourrait le dire, sauf peut-être les mouettes (*ib.*, 285). Echappé cette fois à l'anonymat, le défunt n'a gagné qu'une « pierre inutile » (περισσὴ πέτρος), portant une inscription gravée « en vain » (μάτην, *ib.*, 274). Son « tombeau vide » [28] n'est qu'une construction « mensongère » [29], une tombe insensible, assourdie, muette, trois notions que condense parfaitement le terme κωφός [30].

De toute façon, qu'il soit enfoui sous un amoncellement de sable, ou évanoui à jamais dans le large infini, le noyé reste un « desséché », un ἀλίβας par excellence. Car, bien que le terme ἀλίβαντες puisse désigner les morts en général, privés d'humidité et d'humeurs, par opposition aux vivants, qualifiés d' ὑγροί, d'humides, on dirait que ceux qui périssent dans la *thalassa* sont doublement « desséchés ». En premier lieu, par l'action même de la mer écumante et salée, qui rend l'infortuné μεμαραμμένος, « desséché », « flétri », « fané » (*ib.*, 286). Destin paradoxal tout de même: tués par des vagues qu'on appelle ὑγρά (liquides, humides) [31], étouffés par des eaux qui remplissent entièrement leur corps [32], ces morts singuliers sont néanmoins frappés de dessiccation, de déshydratation. En deuxième lieu, contrairement aux autres défunts ordinaires, les disparus en mer souffrent d'un manque permanent: ils ne reçoivent pas de libations périodiques et renouvelables, ils ne sont pas abreuvés de diverses liquides de la vie, offrandes habituelles aux morts. Enfoncés sous l'immensité liquide de la mer, ou couchés sous

[28] Cf. *Anthol. Palat.*, VII, 500, 539, 653: κεν(ε)ὸν ἠρίον ou σῆμα; 652, 374, 496, 497: κεν(ε)ὸς τύμβος ou τάφος.

[29] *Ib.*, 273, 275, 374: ψεύστης.

[30] *Ib.*, 287, 392; cf. 395: κωφὸν γράμμα.

[31] *Ib.*, 263; cf. Euripide, *Hélène*, 1209.

[32] Cf. *Anthol. Palat.*, VII, 631: le noyé « a bu (πιών) aux flots de la mer Egée ».

un tertre perdu au bord d'un rivage, ces ἀλίβαντες s'il en fût restent des assoiffés éternels [33].

Après une fin si cruelle, que peut-il donc arriver de pire à celui qui a rencontré « la mort la plus lamentable au sein des vagues humides de la mer » (Euripide, *Hélène*, 1209)? S'il existe des degrés dans l'horreur, on dirait que le sommet de l'abominable est atteint par le noyé qui perd complètement son intégrité physique. La hantise de la mutilation du corps, qui obsède l'esprit grec depuis l'épopée [34], constitue un tourment constant pour celui qui prend la mer. Car cette mer nourrit, dans ses profondeurs, une armée de créatures qui, d'Homère à Oppien, en passant par Hésiode, sont désignés comme de dignes représentants du manger cru et de l'allélophagie [35]. Même Plutarque, qui gratifie volontiers plusieurs animaux d'un certain sens de la justice, considère les poissons comme des êtres complètement farouches, impitoyables, manquant totalement de « douceur de caractère » (ἄμοιρα γλυκυθυμίας). Et il ne pouvait pas en être autrement: car la mer ne produit rien de « bienveillant » (εὐνοϊκόν), ni de « non-violent » (πρᾷον) [36]. Ignorant la justice (δίκη), la pitié (αἰδώς), l'amitié (φιλότης) [37], ces carnassiers « impassibles » [38] se ruent sur le cadavre pour « parfaire » l'œuvre de la mer: ils le morcellent, le découpent, le « mangent » (cf. l'emploi récurrent du verbe φαγεῖν). Le mort peut ainsi disparaître complètement en remplissant « les ventres des bêtes marines » (*AP.*, VII, 275), qui deviennent alors son « tombeau ». Il peut être aussi victime d'un partage scrupuleux: toute la chair dévorée par les poissons, tous les os rejetés sur la terre (*ib.*, 288); ou, encore, être divisé, tranché entre le haut et le bas: la moitié du corps « jusqu'au nombril », avalée par une bouche avide, l'autre moitié récupérée par des marins, qui n'ont plus qu'à ensevelir sur le rivage ces « restes lamentables » (*kaka leipsana, ib.*, 506). Dans les deux cas, le cadavre départagé « n'appartient entièrement ni à la mer, ni à la terre ». Une fois encore, il n'est, en réalité, « nulle part ». Comment pourrait-on alors « recomposer » une personne qui a été désintégrée de la sorte? A cette question grave, quelques pêcheurs semblent avoir donné une réponse à la fois simple et paradoxale. Ayant ramené dans leurs filets un noyé « demi-dévoré » (ἡμίβρωτον), mêlé aux poissons, ils ensevelirent homme et animaux ensemble, espérant restituer ainsi à la Terre le mort dans son intégrité: « Ô χθών, ce naufragé, tu l'as tout entier; car pour ce qui manque

[33] Sur les *alibantes*, voir surtout: O. Immisch, ΑΛΙΒΑΝΤΕΣ, *Archiv f. Religionswissenschaft*, 14, 1911, pp. 449-464; J.C. Lawson, ΠΕΡΙ ΑΛΙΒΑΝΤΩΝ, *Class. Review*, 40, 1926, pp. 52-58.

[34] Cf. Ch. Segal, *The Theme of Mutilation of the Corpse in the Iliad, Mnemosyne*, Suppl. 17, 1971; J.-P. Vernant, « La belle mort et le cadavre outragé », dans *La Mort, les morts...* (*op. cit.*, note 2), pp. 45-76.

[35] Cf. *Iliade*, XXIV, 82 (ὠμησταί); Hésiode, *Travaux*, 276-278; Oppien, *Halieutiques*, II, 43 sqq. Voir E. Vermeule, *op. cit.*, pp. 183-184.

[36] Plutarque, *De sollertia animalium*, 14, *Moralia*, 970 B.

[37] Oppien, *loc. cit.*

[38] Cf. *Iliade*, XXI, 123: ἀκηδέες.

de ses chairs, tu as les poissons qui en avaient goûté » (*ib.*, 276). Dans les entrailles terrestres, cette moitié d'homme pourra, peut-être d'une certaine façon, se recomposer, retrouver un semblant d'unité en récupérant son autre moitié, éparpillée dans le ventre de ses assaillants.

Dernière image, enfin, tout aussi extrême, de l'horreur et de l'infortune: livré à la mer et aux poissons, outragé atrocement, craché sur la terre, le corps du mortel « tout entier livré au malheur » (παντλήμων) remplit de ses lambeaux de chair le rivage rocheux: « ici, une tête sans cheveux et veuve de ses dents, là les cinq doigts des mains avec leurs ongles et les flancs dénudés de leurs chairs; d'un autre côté, les pieds dépouillés de leurs muscles et des membres dont est brisé l'harmonieux assemblage » (*ib.*, 383). Etant autrefois « un » (εἷς), l'homme devient maintenant multiple, de « plusieurs parties » (πολυμερής). Ce démembrement forcené, ce morcellement à outrance, ces débris éparpillés, lui ont ôté toute apparence humaine. L'homme a perdu une fois pour toutes son intégrité, en même temps que son individualité. Il est devenu, pourrait-on dire, οὐδείς, « personne ».

for his hypothesis of early ancestor-worship, somewhat transformed. The paper ends by hinting at the internal heterogeneity, at least along geographical lines, of the tomb-cults.

F. Frontisi-Ducroux, Figures de l'invisible: stratégies textuelles et stratégies iconiques.

The deadly face of Gorgo, from which all must avert their gazes, seems also to have been a topic to be largely avoided in speech. There are many references to Gorgo in our texts, but no exhaustive descriptions or detailed visualization. Paradoxicaly, however, Gorgo's mask is a favourite figure of Greek art and represented visually almost everywhere in the various contexts of daily life. In seeming to violate the primary taboo on viewing the Gorgo, the artists, nevertheless, especially the vase-painters, found ways to indicate the fundamental invisibility of this face.

C. Darbo-Peschanski, La vie des morts. Représentations et fonctions de la mort et des morts dans *les histoires* d'Hérodote.

In Herodotus' *Inquiries*, death is resolutely shown and understood as an active principle. Hence the elliptic form of the narrative: the text never describes the actors dying. On the contrary, it insists on the funeral rites: indeed if cultural habits discriminate people from each other, the funeral rites help to make the world a steady mosaic where every one has its proper place.

It also stresses the murders as offences against justice. That is to say against the part of destiny and appointment imparted to the members of each society, or as a compensation for the disorder thus created.

So death appears as a power which can ever make and unmake the order of things, impelling thus the life of the world.

S. Georgoudi, La mer, la mort et le discours des épigrammes funéraires.

According to many sepulchral epigrams of the *Greek Anthology*, death at sea is represented as most mournful fate of all. As a particularly dreadful agent of death, the sea has its own, specific, ways of killing the shipwrecked. Plunged into the depths of the awful liquid element, swallowed up by the roaring waves or cast on to the inhospitable shore, the dead person is condemned to the most horrible destiny: mutilated, disfigured or shrunken and deprived of funeral rites, he loses his name, his integrity, his individuality.

J. Svenbro, L'épitaphe de Mnésithéos: sur la lecture de l'inscription funeraire.

The remarks on the relation *sêma/nóēsis* by Gregory Nagy (*Arethusa* 16, 1983) provide the take-off point for this paper: if the *sêma* (" sign; grave ") is incomplete without *nóēsis* (" intellection "), as Nagy argues from a linguistic point of view, the reader should be e s s e n t i a l to the funerary inscription. In general,

the role of the reader is only implicitly defined by funerary inscriptions. However, in the case of Mnesitheos' gravestone (1210 Peek; 128 Pfohl; Eretria, Euboea, first half of Vth century B.C.), the role of the reader is explicitly defined or inscribed in the epigram itself, which makes use of two parallel verbs for the act of reading: *ananémesthai* and *légein*. The reader is supposed to " distribute ", orally, the contents of the inscription to the passers-by (vv. 1-2); he is supposed to " read it aloud " to them from the stele (vv. 5-6). Thus, the reader becomes the distributor of the *kléos*, or " acoustic renown ", of the deceased. For reasons of dialect and epigraphy, an alternative to v. 6 *hátis ereî* (" who [i.e. the stele] will say ") is proposed: *hoû tis ereî* (" where one will read ").

G. Hoffmann, Les jeunes filles et la mort: quelques stèles à épigramme.

The present article reconsiders four gravestones with inscription which belong to the attic classical production and show a maiden. Our purpose is to introduce the problem of articulation between what is seen and what is written (or said) and to bring out a basis for further investigation: if the *korè* is praised by the epigram like a daughter, she is depicted by the stone like a *parthenos*. So it conveys a strength which must help the family to overcome the trial of death.

A. M. D'Onofrio, Aspetti e problemi del monumento funerario attico arcaico.

A main change is observable in attic funerary *semata* at the beginning of the archaic age: the indifferentiated, rough stelai which stood — without any particular orientation — on the top of the mounds, developed into decorated and figured ones and into statues, enriched with the dedication written by.

Such monuments involved a new position along the street and facing it, in order to convey the message about the social identity of the dead. From the fragmentary documentation available about their contexts, it seems that the *mnemata*, exclusive of wealthy members of society, stood and often grouped them in family plots rather than marking individual tombs, and maked them very impressive.

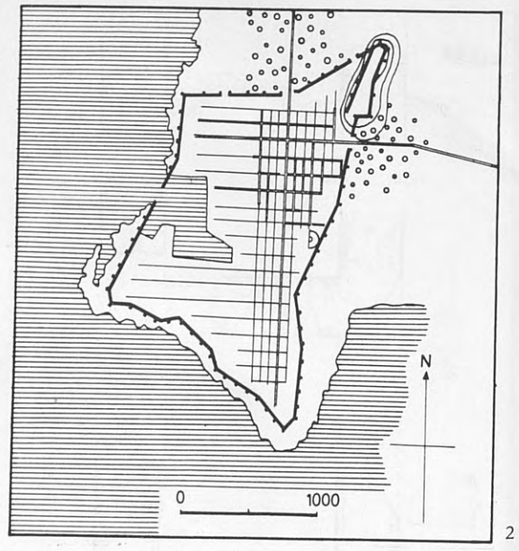
The analysis of the subjects chosen for figured representations, shows — beside the traditional image of the ageless, heroic *kouros* — athletes, warriors and a rich series of ephebical figures revealing a political articulation based on a new organization of status, role and age-classes. Anyway, the aristocratic committence of all these monuments is claimed by the standard virtues of the *agathoi, sophrones, pistoi andres* celebrated by inscriptions, moulded upon the contemporary elegy. So we get the main features of the idealized, ' archetvpal ' male protagonists of the Attic 6th cent. B.C.; women, on the contrary, are rarely glorified by monuments, and generally as *korai* (the potential *kouridie alochos* borrowed from the homeric tradition); only towards the end of the period they are represented as mothers (an anticipation of the classical pattern of the hoplite's mother).

F. Lissarrague, La stèle avant la lettre.

Many inscriptions appear on Attic vases which may be related more or less directly to the images themselves. This essay explores in brief those inscriptions which are written not on the general field of the vase but on objects represented



1



2



3

1. Pianta di Antiochia. 2. Pianta di Laodicea. 3. Pianta di Apamea.

FINITO DI STAMPARE NEL MESE DI DICEMBRE MCMLXXXIX
NELLO STABILIMENTO «ARTE TIPOGRAFICA» S.A.S.
S. BIAGIO DEI LIBRAI - NAPOLI